

Une nouvelle correspondance de Romain Rolland

par Bernard Duchatelet

Survies d'un Juif européen. Correspondance de Paul Amann avec Romain Rolland et Jean-Richard Bloch

Claudine Delphis

Édition établie, présentée et annotée. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek, volume 27, Leipziger Universitätsverlag, Leipzig, 2010, 1064 p.

Voici un livre important à bien des égards. Le titre donné à cette double correspondance est significatif du projet de Claudine Delphis : attirer l'attention sur la vie de Paul Amann (1884-1958), juif d'Europe centrale pris dans le tourbillon de l'histoire. Non pas seulement « vie », mais « survies », au pluriel !

Dans une précieuse Introduction (p. 7-84), très documentée, Claudine Delphis retrace cette vie si difficile, particulièrement dans les années 1920-1935. Né à Prague, germanophone, Viennois dans l'âme, Autrichien de nationalité, Amann devient Français de cœur, grâce à ses deux amis, Romain Rolland et Jean-Richard Bloch. Mais il est juif avant tout. Son attachement aux idéaux humanistes le soutient quand les événements de l'histoire, la Grande Guerre, le nazisme, la persécution des Juifs en Allemagne et en Autriche, enfin la Seconde Guerre mondiale lui infligent blessures et humiliations. Sa passion pour la littérature l'aide à accepter ses déconvenues d'auteur et lui permet de se faire reconnaître comme un traducteur exceptionnel. Ce qui illumine son existence est la vénération qu'il voue à Romain Rolland et la profonde amitié qui le lie à Jean-Richard Bloch. Elles lui permettent de garder une foi inébranlable, malgré les difficultés auxquelles il se heurte, avant qu'il n'émigre en France en 1939, puis aux États-Unis en 1941, où il restera jusqu'à sa mort en 1958.

Sa vie est l'histoire d'un engagement personnel à vouloir réaliser ses idéaux humanistes, ce qui lui permet de mener à bien sa tâche de professeur et son travail d'écrivain, de faire partie des milieux intellectuels, à la fois en Autriche et en France, de bâtir des amitiés durables avec Stefan Zweig, Thomas Mann, Andrée Jouve et Georges Duhamel pour n'en nommer que quelques-uns. Sans oublier son travail de traducteur.

L'autre aspect du livre est l'édition des correspondances croisées de Paul Amann avec Romain Rolland et avec Jean-Richard Bloch. Ces correspondances n'expriment pas seulement une affection et une confiance

exemplaires fondées sur de profondes affinités spirituelles, littéraires et, parfois, politiques ; elles révèlent aussi « les réseaux de sociabilités intellectuelles » entre l'Autriche et la France dans la période de l'entre-deux-guerres entre personnes qui, dès 1919, ont été les porte-parole d'une politique française d'ouverture. Chemin faisant, le lecteur découvre la vie quotidienne dans l'ancien empire austro-hongrois, les immenses changements de la vie à Vienne (où Amann vécut de 1911 à 1939), la montée des fascismes, les désillusions d'un émigré juif en France, et la difficile adaptation d'un intellectuel juif européen aux États-Unis.

Alors que les historiens des relations interculturelles franco-allemandes et franco-autrichiennes se sont surtout attachés à tout ce qui a gravité autour de la NRF, ces deux correspondances offrent une perspective complémentaire. Elles montrent ce qui se passe autour de la revue *Europe* et des Éditions Rieder. Elles font revivre le monde éditorial franco-allemand et autrichien de l'entre-deux-guerres, le rôle ingrat, parfois difficile à l'époque, des traducteurs, sans le travail desquels les tentatives de rapprochement auraient été souvent vouées à l'échec.

Des deux correspondances éditées je ne parlerai que de la première : Amann-Roland, qui s'étend de 1911 à 1939. Bien que lacunaire – à la lire, on comprend vite que certaines lettres manquent de part et d'autre – elle reste équilibrée et permet de suivre l'évolution des rapports entre l'écrivain français et celui qui sera son traducteur de *Pierre et Luce*, des *Vies de Ramakrishna* et de *Vivekananda* et surtout de *L'Âme enchantée*.

Fils d'un agent comptable, étudiant studieux de condition modeste, qui ne peut se permettre une vie d'étudiant dilettante, professeur après avoir obtenu son diplôme lui permettant d'exercer dans l'enseignement secondaire, peu au courant de la romanistique de l'époque, Amann s'ouvre malgré tout aux débats de l'époque et se rend bien compte que sa connaissance de la France contemporaine est trop restreinte. Durant ses

premières années de professorat, il tente d'élargir son horizon, participant en 1910 à un cours d'été à l'Université de Grenoble. Il a 26 ans. Il découvre *Jean-Christophe*. Il écrit à son auteur, pour lui dire tout ce qu'il y a découvert et il se propose de lui « consacrer une petite étude » et de publier en traduction des extraits du roman, « un choix de scènes et de réflexions ». C'est le début d'une correspondance qui durera jusqu'en 1939. Rolland est heureux de trouver en ce jeune homme, en qui il voit un excellent lecteur de son œuvre, un introducteur nouveau, prêt à en parler : celui-ci perçoit bien le sens de son œuvre et sa composition musicale. Par ses lettres longues (« bavardes », reconnaît-il lui-même), Amann souligne les différences entre le Français et l'Allemand et surtout entre le juif français et le juif allemand. Dès les premiers échanges se pose en effet la question de la place des juifs dans la société, tant française qu'allemande.

Dès sa première lettre (28/XI/1911), Rolland donne au jeune homme quelques conseils sur la manière de présenter son œuvre, se « permet[tant] de lui envoyer une petite brochure qui lui donnera les détails » qu'il souhaite (le petit ouvrage de Bonnerot paru en 1909), à quoi il ajoute ses trois biographies : *Beethoven*, *Michel-Ange*, *Tolstoï*. Il a compris quel parti il peut tirer de ce nouvel interlocuteur, qu'il flatte : « C'eût été un bonheur pour moi de vous avoir comme traducteur. Nul autre n'eût été, j'en suis sûr, plus près du cœur de Jean-Christophe et de ma pensée. Mais une malchance veut que, précisément ces jours derniers, mon éditeur vienne de s'entendre avec un éditeur allemand [...] par l'intermédiaire de M. Otto Grautoff, qui fera la traduction. [...] Combien je regrette de n'avoir pas reçu votre lettre, un mois plus tôt ! » C'est en effet le moment où Humblot commence les tractations avec Grautoff. Mais au moins, si Amann pouvait écrire l'étude projetée ! Rolland lui donne quelques pistes à exploiter. Il insiste sur le sens à donner à son œuvre : « la parenté profonde qui existe entre les deux grandes nations ennemies et fraternelles » ; son livre « est une main tendue vers vous, Allemagne, vers vous tous, frères de toutes nations » (28/XI/1911).

Le rapport de Rolland avec Amann, qui le vénère et en fait son maître à penser, sera vite marqué d'une certaine ambiguïté ; il s'y mêle à la fois une amitié sincère et de l'intérêt. Après avoir lu un de ses articles publiés dans *L'Effort* de Jean-Richard Bloch (un essai sur Emil Strauss et Thomas Mann) il n'hésite pas à voir en lui « un des plus grands critiques allemands, un des rarissimes esprits vraiment européens » (17/X/1912). Sentant un esprit qui le comprend, Rolland n'hésite pas à répondre aux questions posées (voir sa lettre du 9/XI/1912). Tandis que, de son côté, Grautoff poursuit la traduction des premiers volumes de *Jean-Christophe*, et tente de faire publier son étude sur Rolland, Amann écrit la sienne, qui malheureusement ne sera jamais éditée. Cette « brochure de 1912 », restera dans les tiroirs de l'éditeur. Amann ne publiera, en avril 1914, qu'un court article sur les Juifs dans *Jean-Christophe*. Mais Rolland ne le retient pas encore pour être son traducteur. C'est à Grautoff qu'il réserve *Colas Breugnon*.

La guerre les éloigne un temps comme en témoigne la longue lettre d'Amann, mobilisé (23/V/1916), dont Rolland parle dans son Journal (*JAG*, p. 812-820). Mais le refroidissement n'est que de courte durée. Amann

comprend vite son erreur et, dès janvier 1917, les deux hommes retrouvent leur entente (lettre d'Amann du 23/I/1917 et réponse de Rolland du 5/II/1917, in *JAG*, p. 1062-3). Alors qu'Amann a du mal à trouver un éditeur pour ses œuvres, Rolland l'aide dans sa recherche. Le voyant dans la difficulté (Amann vient de perdre sa femme), il l'aide encore en lui confiant, en 1920, la traduction de *Pierre et Luce*. Les lettres de Rolland deviennent plus longues à partir de 1921, mais elles n'ont jamais le ton familier de celles qu'il écrit alors à A. de Châteaubriant ou à Jean Richard Bloch, par exemple. Il évoque cependant les sujets qui lui tiennent à cœur : ses relations avec *Clarté*, le projet d'*Europe*, Gandhi, Tagore, son intérêt pour l'Inde, Nag, son jugement sur les indianistes... On sent une grande confiance ; Amann peut être son porte-voix.

Bientôt il deviendra le traducteur du nouveau roman, *L'Âme enchantée*. Il est intéressant de suivre le dialogue entre l'auteur et le traducteur. Dès le début celui-ci a subodoré que le titre général renfermait un sens caché : « Je suis bien curieux de connaître la suite et la vraie portée de ce titre général de *L'Âme enchantée*. / Je réserve ma traduction de ce titre jusqu'à connaissance plus claire de son sens. Quelle sera cette incantation ? Seulement la passion d'amour ? La maternité ? L'amitié, l'amitié sociale et politique ? » (31/XII/1922). La réponse vient aussitôt : « Le mot d'Enchantée (Âme enchantée) doit être pris dans son sens le plus large : Enchantement de la Vie. Maya, "La grande Illusion". Il faut du temps pour que les yeux s'ouvrent. Et encore plus pour qu'ils restent ouverts » (9/II/1923). Le romancier discute de la traduction : il faut « mettre dans le mot allemand comme dans le mot français la double idée de "charme" ou "d'enchantement" (il y a, à la fois, de la joie, du transport et de l'illusion). [...] En tout cas, il faut que le mot garde une certaine énigme : (À quel moment, dans la vie, sait-on que l'on rêve, et sait-on que l'on se réveille ?) » (24/II/1923). La discussion se poursuit : « Croyez-vous que "verzaubert" ne se rapproche pas de l'idée de la Circé qui transforme ? Ici la Circé est la Mâyâ. Mais l'enchantement est accompli, dès la première page de l'œuvre. Et l'histoire est celle des robes de la Mâyâ qui tombent. Seulement, c'est comme au cirque, le clown qui enlève ses gilets. Il y en a toujours un autre. L'âme nue, qu'il est donc difficile d'y atteindre ! Je ne choisis pas le mot. Choisissez en libre réflexion. » (2/III/1924). La traduction d'*Annette et Sylvie* paraîtra sans le sur-titre !

On assiste, par la suite, à la lente maturation du livre, à ses retards : « Quant à la suite de *L'Âme enchantée*, on ne la verra pas avant assez longtemps. L'incompréhension de mes amis français m'a dégoûté. J'ai interrompu l'œuvre. Je l'écris pour moi-même. c'est une sorte de Confessions, – un Miroir de Vie, – ainsi que je l'appelle. À la fois, tableaux, analyse d'âme, idées, – l'essentiel et le plus profond que je porte en mon sac » (8/X/1924).

Il ne reprend son roman que plus tard, en octobre 1926. Tandis qu'il traduit le 3ème volume, *Mère et fils*, Amann dit tout le plaisir qu'il y prend ; il vit avec l'œuvre et se laisse porter par son rythme : « jamais vous n'avez composé un récit sur un tel crescendo continu » (27/I/1927).

En attendant la suite du roman, Amann est heureux de traduire le *Ramakrishna*, puis le *Vivekananda* : « J'ai

la certitude d'avoir repris devant vous et avec vous mon attitude fondamentale : épouser vos pensées et leurs moyens d'expression, leur tisser un vêtement du meilleur de ma propre pensée et de ma langue » (10/VII/1929).

Tout semble aller bien. Cependant, sans jamais le lui dire nettement, Rolland ne semble qu'à moitié satisfait de son traducteur. Il l'écrit sans ambages à un tiers, en 1932, au moment où, ayant repris son œuvre, il songe à un autre traducteur : « Mon excellent ami Paul Amann, qui traduit bien la zone moyenne de *L'Âme enchantée*, trahit entièrement, sans le vouloir, tout ce qui est d'essence lyrique ou musicale. » « Il n'a pas le don musical ; et j'ai été souvent peiné, en ouvrant *l'Été* ou *Annette et Sylvie*, dans ses traductions : je ne reconnaissais plus l'instrument. »

C'est, il est vrai, une période difficile, tant pour les éditeurs que pour les traducteurs : la conjoncture économique n'est guère plus favorable que la conjoncture politique. Les problèmes à résoudre avec les éditeurs ne sont pas simples, et un moment Rolland hésite : à qui confier la traduction et la publication de la suite de *L'Âme enchantée* ?

Amann s'impatiente. Il lui faut attendre novembre 1932 pour être rassuré ; il sait, enfin, qu'il va pouvoir se remettre au travail : « Voilà dix ans que moi aussi, pour ma modeste part d'interprète, je me suis installé dans le monde spirituel d'Annette et c'est votre confiance qui m'a installé définitivement dans ce métier de traducteur auquel je dois tant de bonnes heures de labeur » (14/XI/1932). Malgré ses préventions passagères, Rolland appuie son traducteur dans ses discussions avec l'éditeur qui veut imposer de nouvelles conditions, désavantageuses. Il s'inquiète auprès de lui : est-il prêt à traduire le dernier volume « pour une maison d'éditions mise au ban du Reich hitlérien » ? Il sait ce que risque le traducteur : « porter une partie du poids des rancunes que s'amasse en pleine conscience l'auteur » (4/XII/1933). Il est prêt de confier la traduction à un émigré. Mais Amann ne se dérobe pas : « quoi qu'il advienne, je resterai fidèle à ma tâche de traducteur » (21/XII/1933). Les péripéties s'enchaînent. Et l'on comprend mal que Rolland, qui ne tient pas toujours Amann au courant des difficultés que lui causent les changements d'éditeurs, se réjouisse enfin que son livre puisse paraître en traduction (2/II/1935), mais soit furieux d'apprendre que la traduction des 2^e et 3^e volumes de *L'Annonciatrice* sera, à cause de lui, pense-t-il, retardée : « Je comptais absolument sur votre zèle ! » Il va même jusqu'à envisager de confier le reste de la traduction à quelqu'un d'autre pour que les délais qu'il souhaite soient respectés ! Il faut qu'Amann envoie une longue lettre d'explications, mettant en cause Rolland lui-même et sa façon de procéder, traitant avec les éditeurs sans mettre au courant son traducteur ! Dans une lettre sévère Amann se dit prêt à se retirer, tout en gardant à Rolland une reconnaissance éperdue : « Et soyez sûr, quoi que vous fassiez ou ne fassiez pas, vous resterez la grande admiration et affection de toute ma vie et que vous n'arriverez jamais à épuiser le trésor de reconnaissance que je garde en mon for intérieur pour le grand initiateur de ma vie spirituelle » (7/II/1935).

Finalement, il écrit le mot « Ende », au moment où Rolland, en route pour Moscou, est de passage à Vienne. Il fait à son auteur l'éloge de ce « magnum opus » « réussi contre vents et marée » (2/VII/1935).

Je me suis attardé sur cet aspect de la correspondance, qui révèle, comme pour ses biographes et ses illustrateurs, la difficulté qu'éprouve Rolland avec ces intermédiaires de son œuvre. Mais bien d'autres éléments mériteraient que l'on s'y arrête. Avec Jean-Richard Bloch, du même âge que lui, et juif comme lui, les relations sont plus amicales et naturelles. Avec Rolland, l'aîné que l'on vénère (le mot n'est pas trop fort), la relation n'est pas la même. Autant Amann parle volontiers de sa femme, de son enfant, de sa vie familiale, autant Rolland est d'une très grande discrétion. Sans doute évoque-t-il sa santé, son travail, ses engagements pour la paix en Europe, mais il n'évoque guère sa vie domestique. C'est dans un post-scriptum qu'il annonce la location de la villa Lionnette (29/I/1931), mais sans en donner la raison ; en fait, c'est le moment où Madeleine devient de trop dans la villa Olga. Amann s'étonnera plus tard que Rolland parle de son beau-fils russe (12/VIII/1934), alors qu'il n'a jamais évoqué son mariage avec Maria Koudacheva. Amann avait bien remarqué que le dernier volume de *L'Âme enchantée* était dédié « à cette Marie inconnue », qu'il était question de « Mon amie, ma femme ». Mais il n'a jamais questionné Rolland à ce sujet.

On peut noter aussi qu'en lisant ces correspondances l'on revit toute une époque avec ses drames. Telle lettre (6/VIII/1935) décrit la triste condition des juifs en Allemagne et « les tortures infligées par les nazis d'Allemagne », la confiscation par la Gestapo de livres qui déplaisent. On découvre les difficultés des maisons d'édition, et tant d'autres réalités qu'Amann a le don de évoquer. Et l'on découvre les travaux littéraires de celui-ci : articles, essais, poèmes, autres traductions d'auteurs français : Jean-Richard Bloch bien sûr, et Georges Duhamel...

Comment ne pas être reconnaissant à Claudine Delphis de nous avoir procuré un travail aussi remarquable ? La lecture de sa présentation, si bien documentée, menée avec rigueur, est passionnante. Les notes, parfois longuement détaillées, donnent un arrière-plan qui complète le propos. Et que dire, surtout, de ces deux belles correspondances pleines d'humanité, rendues plus vivantes encore par un travail d'annotation d'une très grande précision et d'une très grande richesse. Aucune allusion qui ne soit éclairée, que ce soit une personne, un fait, une œuvre... Toutes les références nous sont données¹. Les textes prennent ainsi vie et le dialogue entre Paul Amann et ses deux amis s'enrichit de tout ce « discours d'escorte », comme disent les « editors » de correspondances. Et l'on se plaît à rêver de voir d'autres chercheurs poursuivre sur cette voie. Que de correspondances encore à découvrir ? Avec les musicologues, avec les illustrateurs, avec les femmes, avec les communistes, avec d'autres grands écrivains : Stefan Zweig, André Suarès, Georges Duhamel, Charles Vildrac...

juin 2010

1. Quelques petites erreurs, qui ne sont que brouillures : P. 200, note 180, dates de Jacques Mesnil : 1872-1940, et non 1873-1941. – P. 288, note 492 : Max Friedländer est né en 1852, et non en 1862. – P. 341, note 607 : il faut lire « lettres 134 et 136 », et non « lettres 135 et 136 ».